LE MENSONGE DE GENEVIEVE.

Bien que je ne les eusse pas vus depuis longtemps, je me souvenais parfaitement de Jean et de Geneviève, les deux petits aveugles.

En ce temps-là, Jean de Floville, le fils de ma cousine, avait à peine huit ou dix ans. Geneviève de Guerain était plus jeune de deux ou trois années. Les jardins des deux villas de Chaville se touchant, les deux familles voisinaient; un malheur semblable rendit les parents plus intimes et les enfants, amis dès le premier baiser, furent élevés ensemble. Souvent je m'imaginais les voir encore, assis l'un près de l'autre, sur la pelouse, à l'ombre du grand tilleul. Jean n'était pas beau, mais son visage révélait une vive intelligence. Pour la petite Geneviève, elle était, par contraste, délicieusement jolie. Le jeune garçon lisait à haute voix en promenant son doigt sur les lettres en relief d'un livre posé sur ses genoux. Attentive, gracieusement tournée et penchée vers lui, l'enlaçant de son mignon bras souple dans un abandon de candeur tout enfantine, la fillette l'écoutait de toute son âme.

L'image touchante de ces deux petits aveugles m'avait attendri et, depuis, m'était toujours restée dans la mémoire.

Aussi me parut-il bien difficile de refuser le service que ma cousine de Floville réclamait de moi. Sachant que je connaissais intimement Hussant, le célèbre oculiste, elle me convoquait à jour dit, à heure fixe, à la consultation qu'elle avait obtenue pour Jean et Geneviève. Hussant exigeait afin de ne pas troubler ses malades, durant le diagnostic, que les parents demeurassent dans un des salons d'attente. Ma cousine me demandait, avec l'assentiment du docteur, mais sans que les deux jeunes gens s'en doutassent, d'assister à cet examen. Je devais lui répéter exactement l'opinion du savant spécialiste, opinion que, supposait-elle, il ne formulerait probablement qu'avec réserve devant Jean et Geneviève, par crainte de leur causer ou de trop grandes déceptions ou de trop grands espoirs.

A vrai dire, mon entremise était inutile car Hussant, assez rustre de nature, était d'une franchise parfois brutale.

Néanmoins je me rendis chez le docteur au jour dit, mais un peu après l'heure fixée, Mme de Floville et Geneviève se trouvaient dans un salon d'attente. D'un geste de main, ma cousine m'envoya un petit bonjour, me commanda le silence et me fit comprendre que son fils Jean était entré déjà dans le cabinet de l'oculiste. J'enveloppais d'un regard admiratif Geneviève de Guerain, devenue une grande et ravissante jeune fille, quand la porte s'ouvrit. Guidé par le docteur, Jean de Floville parut. Lui aussi était devenu un grand jeune homme, mais il était resté laid. Pâle, frémissant, il saisit la main que lui tendait sa mère et s'écria douloureusement :

— Je le pressentais bien. Si habile qu'il soit, le docteur ne peut me guérir! Je dois demeurer aveugle toute ma vie!

Geneviève pâlit et frémit à son tour. Mme de Floville, sans force pour répondre, mais les yeux pleins de larmes conduisit son fils jusqu'au fauteuil proche de celui de Geneviève. Et les deux jeunes gens se serrèrent la main dans une émotion profonde.

Le docteur, m'ayant reconnu, m'avait fait signe d'entrer dans son cabinet. Je le rejoignis sans bruit.

— Rien à faire, pour le jeune homme, — me souffla Hussant d'un ton sans réplique. — Pour la jeune fille, je ne sais pas encore.... nous allons voir. Dépêchons. Vingt autres clients m'attendent. Restez si vous voulez, mais ne bougez pas, ne faites aucun bruit pouvant alarmer le malade.

Et, pressé, il alla chercher Mlle de Guerain. J'entendis Jean murmurer d'une voix dont l'inquiétude douloureuse démentait le souhait :

—Meilleure chance qu'à moi, chère Geneviève!

—Oh! je n'y compte guère,— fit la belle jeune fille presque gaiement, et se laissant, confiante et légère, conduire par le docteur.

La porte refermée, Geneviève, installée dans le fauteuil mécanique, demanda comme si, à ma respiration cependant retenue, elle devinait la présence d'une intruse :

—Nous sommes bien seuls, Docteur?

—Absolument seuls.

—Eh bien, alors, dites-moi franchement : n'est-il aucune opération qui puisse rendre la vue au pauvre Jean?

—Aucun, — fit le docteur avec une compassion qui ne lui était pas coutumière : la radieuse beauté de Geneviève l'attendrissait.

—Quel dommage! C'eût été une si grande joie pour lui!

—Mais cette joie là, il vous est peut être permis de l'espérer? Votre cas n'est probablement pas le même que le sien.

—Oh! moi...., fit-elle avec insouciance.... je suis habituée à mon infirmité et je me sens heureuse, tout aveugle que je suis.

—Ne seriez-vous pas encore plus heureuse, dit le docteur surpris et froissé de cette indifférence pour sa science, s'il vous était donné de vous voir admirée et de vous admirer vous même?

—Non, je crois que cela me causerait un profond embarras, —répliqua t elle, tandis que son frais visage se couvrait d'une vive rougeur au compliment un peu trop direct du docteur.

—Bah! Bah! grommela celui ci en choisissant un instrument, vous faites la modeste. Jolie comme vous êtes, la vue vous apporterait tous les bonheurs, richesse, amour et mariage. Renversez-vous un peu sur le dossier du fauteuil; je vais examiner vos yeux.

—Je ne veux qu'un seul bonheur, fit-elle de plus en plus rougissante, mais sans, par son attitude, se prêter à l'examen.—Et ce bonheur-là, je le possède: Mme de Floville ne vous a-t-elle pas dit que son fils était mon fiancé?

—Si, si, dit Hussant en plaisanterie et ne percevant pas, dans la recherche de sa loupe, l'émotion que ses paroles causaient à la jeune fille. Mais, à en croire mon premier coup d'œil, il y a remède à votre mal et quand ces prunelles-là s'ouvriront à la lumière, parions que vos sentiments changeront! Vous userez du droit de vous montrer difficile et, n'ayant plus que l'embarras du choix, M Jean de Floville, si amoureux qu'il soit, vous paraîtra certainement....

—Il sera toujours pour moi l'esprit le plus élevé, le cœur le plus loyal et le plus généreux! interrompit-elle, redressée et vibrante d'une sorte d'enthousiasme.

—Ta! ta! ta! reprit le docteur taquin et toujours occupé à la recherche de son instrument. Quand vous serez à même de constater que votre fiancé n'est pas un Adonis et que cent, deux cents cavaliers plus beaux que lui.....

—Ah! si jamais cela devait arriver, interrompit encore Geneviève d'une voix altérée, si jamais la vue pouvait me rendre ingrate au point de me faire oublier celui qui s'est tout entier, depuis l'enfance, dévoué à moi.... j'aimerais mieux.... ah! j'aimerais mieux.....

Ses lèvres toutes blanches tremblaient d'une telle émotion qu'elle ne put achever.

Le docteur, le nez sur ses tablettes puis dans ses tiroirs, ne devinait rien de l'intime révolte de cette âme noble et pure. Ayant enfin trouvé sa loupe, il se retourna et, voyant Geneviève debout, il s'écria avec colère :

—Qu'est-ce qui vous prend!... Voulez-vous vous rasseoir, petite folle, puisque je vous dis que votre cas ne me paraît pas désespéré. Ne comprenez-vous pas?

—Si, je comprends, fit-elle plus calme à mesure que sa résolution s'affermissait. Je comprends.... mais je ne veux même plus que vous m'examiniez. J'ai peur, oui, j'ai peur, si vous me rendiez la vue....

Une pudeur l'empêcha de formuler sa pensée; mais, à l'expression touchante de sa physionomie, je pressentis les mots qui lui remuaient les lèvres :—"J'ai peur, d'être troublée dans mon amour confiant.... J'ai peur, par comparaison, de trouver Jean moins beau.... J'ai peur de l'aimer moins!"

Elle veila cette crainte si délicatement scrupuleuse d'une phrase ambiguë :

—J'ai peur que cela ne me fasse beaucoup de mal!

Hussant s'y méprit :

—Au diable, la peureuse! s'exclama-t il furieux et rejetant sa loupe sur la tablette. Il faut savoir ce qu'on veut avant de déranger les gens! Croyez vous que je sois ici pour raisonner vos caprices et vaincre vos hésitations? Allez vous promener!

Elle sourisait de cette colère et, les bras en avant, elle cherchait déjà la porte. Hussant lui prit le poignet un peu bien brusquement, ouvrit, la poussa vers le salon. Puis, se retournant vers moi, m'ordonna tout bas :

—Allez dire à Mme de Floville ce qui vient de se passer. Je n'ai perdu que trop de temps!

Et il sonna pour qu'on introduisit un autre client.

Lorsque je pénétrai dans le salon d'attente, je vis Geneviève debout près de Jean de Floville qui la questionnait avec une impatience fiévreuse.

Et, le visage illuminé d'une tendresse extraordinaire, en élan superbe et passionné, Mlle de Guerain répondit d'une voix cependant naturelle et paisible :

—Je vous l'avais bien dit, Jean : moi non plus, le docteur ne peut pas me guérir!

La face du jeune homme, contractée d'angoisse, se détendit comme par enchantement. Une joie presque aussi grande que la joie de sa fiancée effaça sa laideur. Et les traits des jeunes gens s'éclairèrent du même sourire d'amour.

Tourné vers moi, le regard de Mme de Floville interrogeait impérieusement.

Troublée de tout ce qu'il y avait de poignant en cette scène si brève et d'apparence si simple, je ne me crus pas le droit, même par respect de la vérité de détruire d'un seul mot tout le bonheur que cette belle et fière jeune fille donnait à son fiancé dans ce mensonge sublime.

Sans réfléchir à l'injustice que je pouvais commettre, gagnée à l'émotion des deux jeunes gens, je fis signe à Mme de Floville qu'effectivement le docteur avait dit cela.

Et jamais je n'eus à me repentir de ma complicité secrète dans le mensonge de Geneviève.

L'ORDRE

I

Devant eux s'ouvrait la salle d'attente aux lambris dorés dont le luxe et le clinquant contrastaient avec leurs bottes et leur harnachement d'artilleurs.

Sur le siège d'un laquais ils étaient entrés et maintenant tragiques, immobiles, ils attendaient les yeux fixés là-bas, sur la porte du fond qui demeurait close.

Le premier de ces cinq hommes était grand, maigre, avec les lèvres minces. Dans son visage basané il y avait deux yeux bien clair, très doux, des yeux d'enfant : dans la joue droite un tic nerveux que l'émotion accentuait encore. Sur sa tunique le galon indiquait son grade de sous-officier. Son poing de portefaix serrait convulsivement la poignée de son sabre. Les talons joints il regardait cette porte par laquelle "il" allait venir.

Les quatre autres, deux canonniers, deux servants, attendaient derrière lui, rangés comme pour la parade, raidis, anxieux. Eux aussi contemplaient la cloison derrière laquelle régnait le silence. Les lustres électriques fatiguaient leurs paupières qu'ils ne voulaient pas baisser, figés dans leur immobilité.

Au dehors, sur le quai de la Néva, des pas furtifs, le piaffement des chevaux montaient dans la nuit jusqu'à eux sans qu'ils parussent y prendre garde.

Tout à coup on remua là-bas et tous tressaillirent. Avaient-ils donc peur? Eux, des soldats! Leurs corps s'étaient penchés en avant d'un mouvement habituel et instinctif, leurs sourcils s'étaient froncés, leur cœur battait à coups répétés sous leur poitrine.

Pourtant le silence retomba pesant; rempli d'angoisse, comme celui qu'on doit trouver au seuil de l'éternité.

Onze heures sonnèrent à l'horloge du palais, puis tout bruit s'éteignit. L'un d'eux, fatigué de cette station du soldat sans armes, déplaça un talon avec des précautions infinies de peur que le parquet ne se mit à craquer. Il avait le vertige de je ne sais quelle attente, un frisson le secouait comme si c'était déjà le frôlement de la sinistre camarde. Il ferma les yeux prêt à choir, mais dans un effort se ressaisit et bien que plus pâle resta debout. Sous le halètement de sa respiration, sa buffleterie se dérangea et le bruit que firent en retombant les aiguillettes leur parut être une violation impie de ce silence imposant.

Une sonnerie électrique tinta, des pas étouffés parvinrent jusqu'à eux et leurs traits se crispèrent. Alors avec une lenteur inquiétante la porte s'ouvrit à double battants et ils l'aperçurent le Petit Père, l'empereur, qui assis à sa table de travail écrivait. Leurs yeux fascinés fixaient cette tête, jeune encore, qui, légèrement courbée sous la lampe, leur apparaissait de trois quarts.

Que se passait-il dans son esprit? Quels mots cette bouche allait-elle prononcer? Combien de temps cette attente interminable durerait-elle encore?

Enfin il se leva et leur fit signe d'avancer,

Ils se mirent en branle, la tête haute, le corps droit, comme pour le défilé, et leurs éperons sonnèrent. En pénétrant dans le cabinet de l'empereur, ils aperçurent leur capitaine qui, debout, le regard chargé de larmes, la bouche tordue, les regardait venir.

L'empereur les inspecta, attachant sur chacun d'eux un long regard, scrutant leur conscience; et ils s'étonnèrent de le trouver si petit, presque chétif.

—Ce sont ces hommes qui étaient de service à la pièce, capitaine? demanda-t-il d'une voix rapide.

—Oui, Sire.

—Quel est le coupable d'entre vous?

—Moi, répondit le sous-officier. J'aurais dû, au préalable, vérifier la gargousse et m'assurer qu'elle était chargée à blanc et non à mitraille.

Le tsar réfléchissait les mains derrière le dos.

—C'est donc moi que le coupable voulait atteindre? Qui a chargé la pièce pendant la bénédiction de la Néva?

—Moi.

Le plus jeune s'avança. Dans un visage grêle, il avait des yeux d'illuminé.

—Ton nom? Ta profession?

—Pierre Devolenski, nihiliste.

Tous s'étaient écartés de lui. Le capitaine s'était précipité, mais un geste bref du souverain l'avait retenu.

—Laissez-moi seul avec cet homme.

Et comme ils hésitaient, il répéta avec colère :

—Laissez-moi avec lui, vous dis je.

Quand tous furent partis, il alla fermer à clef toutes les issues et revint auprès de l'homme.

— Dégaine! Dégaine, te dis-je!

Mais Pierre Devolenski n'avait pas bronché, comme absorbé à la scène dont il était l'un des acteurs.

—Qu'attends-tu pour me frapper? continua l'autocrate. Je suis seul, sans armes. J'ai fermé toutes les portes. Nul ne peut accourir. Qu'attends-tu donc?

— Je ne suis ni un lâche ni un assassin. Si j'avais pu supposer que la gargousse contint de la mitraille, je n'aurais pas chargé la pièce. Puis moi de mon imprudence, mais ne m'insulte pas par un soupçon outrageant. Pour toi, je donnerais ma vie avec joie, si tu la demandais;

Le souverain s'était jeté sur une plume et rapidement avait tracé quelques mots sur une feuille de papier qu'il tendit à Pierre. Elle portait ces mots revêtus de sa signature et de son sceau :

"Ordre est donné au soldat Pierre Devolenski d'aller mourir à l'ennemi."

—C'est bien. Je partirai dans une heure. Permets moi de faire mes adieux aux camarades.

Le maître alla ouvrir et tous entrèrent.

—Adieu, leur dit Pierre avec simplicité. Je vais à la mort en Mandchourie.

Comme il brandissait l'ordre, avec un sourire, le capitaine le lui arracha.

—Il y manque mon nom, Sire.

—Il y manque le nôtre, répondirent-ils en chœur.

L'empereur ajouta les noms et leur ayant serré la main, les congédia sans un mot. Puis, eux partis, il tomba dans une rêverie profonde. Devant ces héros il n'était plus qu'un homme!

II

Ils allaient impassibles, silencieux.

Pendant le voyage, ils n'avaient pas échangé dix paroles. La fatalité les couvrait de son mystère, sur eux déjà planait la mort. A leur passage, la foule les regardait, cherchant à deviner leur but, leur destinée, puis se retirait impressionnée par leur mutisme.

Au sortir du Transsibérien, des soldats avides de nouvelles, étaient accourus, qu'ils avaient écartés avec douceur. Quelques-uns avaient insisté, mais à la lecture de l'ordre, ils s'étaient découverts ou avaient salué comme un passage d'un cercueil.

Du doigt on leur avait indiqué le chemin, et sur les routes, à travers les armées, ils allaient impassibles, silencieux.

Enfin ils parvinrent devant le commandant en chef et l'officier tira de son sein la décision impériale. Kourepatkine avait lu d'un coup d'œil rapide.

— Suivez moi! commanda-t-il.

Ils montèrent jusqu'aux premières tranchées, à un point d'où l'on découvrait les lignes ennemies.

—Vous voyez ce monticule, à l'entrée du défilé que forment les deux chaînes de montagnes?

—Oui, mon général.

—Des batteries et une poudrière y sont établies qui me gênent.

—C'est bien. Elles sauteront cette nuit.

—Pourrez-vous arriver jusqu'à elles?

—Nous ménagerons notre vie pour rendre notre mort plus utile.

—Adieu capitaine.

—Dieu vous garde, mon général!

Pendant que les hommes se couchaient dans la tranchée, l'officier étudia la carte et le terrain. A huit heures, il les réveilla. Ils étaient reposés et dispos, prêts à jouir de leur dernier sommeil, le sommeil sans réveil.

III

Arrivés à un kilomètre des sentinelles, ils durent se coucher et ramper dans la neige pour éviter que leur silhouette ne formât écran. Pour mieux disparaître dans le blanc manteau, ils avaient quitté leur tunique.

Il fut convenu que le capitaine et Pierre iraient en tête, à cinquante mètres sur une ligne parallèle, et que les autres auraient leurs traces à courte distance. Avec des précautions infinies, ils s'avancèrent comme des reptiles, et les deux premiers parvinrent jusqu'à deux cents mètres du premier poste. A ce moment un appel retentit dans la nuit, le factionnaire japonais le plus proche arma son fusil. Mais tout restant immobile, il crut s'être trompé et recommença ses allées et venues. Une demi-heure se passa ainsi. Les mains de Pierre se crispaient sur les deux engins dont il n'avait pas pas encore opéré le mélange.

Enfin, à ses pieds, il sentit la neige s'amonceler peu à peu : leurs compagnons les avaient rejoints le capitaine et lui. De gros flocons commençaient à tomber, et ils se réjouirent de cette circonstance qui favorisait leur attaque.

Alors les derniers venus, le revolver au poing, se précipitèrent en avant, dans une charge furieuse, attirant sur eux l'attention des sentinelles qui déjà se groupaient.

Pendant que les coups de feu éclataient, que la lutte se prolongeait désespérée et que leurs camarades tombaient sous les balles ennemies, l'officier et Pierre avaient pu pénétrer dans les lignes sans être découverts.

Maintenant, les flocons tombaient très épais, les enveloppant de toutes parts, les dérobant à la vue du petit poste qui avait couru porter secours aux sentinelles attaquées. L'oreille au guet, ils continuaient leur marche en avant, quand ils entendirent le bruit d'une course. Ils se tapirent en dessous d'un rocher et se recouvrirent de neige. La section japonaise passa sans les voir, mais l'alerte donnée allait rendre leur tâche plus difficile.

Comme rien ne bougeait plus, ils contournèrent le rocher et aperçurent à leur gauche la lueur vague des bivouacs. Par bonheur ils n'avaient pas dévié de leur route! Une demi heure après ils touchaient aux tranchées. Au dessus de leur tête ils distinguaient le pas étouffé d'un factionnaire.

Alors Pierre dévissa ses engins et fit le mélange.

—Je suis prêt, capitaine.

—Adieu, mon ami.

Ils s'embrassèrent et, sûrs du succès, prolongèrent un peu leur étreinte.

—Feu! hurla le capitaine d'une voix de stentor.

Une effroyable détonation retentit. De toutes parts la terre se souleva pendant que montaient des cris vite étouffés. Ce fut épouvantable, sauvage, indicible.

.....

Quand le jour parut la neige avait cessé de tomber. Du camp russe Kouropatkine constata que le monticule avait été bouleversé, anéanti, enfouissant sous ses décombres un régiment entier.

L'ordre avait été exécuté!

LES Ancêtres du Journalisme.

Extrait d'un livre de M. Franck Funk Brentano, sur les nouvellistes de l'ancien régime, avant la création des gazettes et qu'analyse ainsi son confrère Marion, de la "République Française :

AURELIEN SCHOLL.

"Au palais royal et aux Tuileries siégeaient, plus volontiers, les nouvellistes "politiques," les grands "tacticiens," aux dispositions belliqueuses, dont quelques-uns ne manquaient ni d'esprit ni de gaîté, témoin ce "mot" de l'un d'eux, que n'eût pas désavoué Aurélien Scholl :

"Les flottes françaises assiégeaient, en 1782, Gibraltar, occupé par les Anglais. On attachait grande importance à la prise de la place.

"— Et comment va le siège de Gibraltar? demande l'un des assistants.

"— Hé! mais assez bien, répond Turlupin, il commence à se lever."

Au pont neuf, c'était un grouillement perpétuel de nouvellistes de tous genres. Mercier a dit que ce coin de Paris, était, sous l'ancien régime, "ce que le cœur est dans le corps humain : le centre du mouvement et de la circulation"; et, au temps de la Fronde, on le nomma "le Forum parisien". Il suffisait d'y passer quelques instants, pour y apprendre toute les nouvelles possibles et imaginables. C'est là que se rendait quotidiennement Loret, quand, descendant de sa mansarde de la rue de l'Arbre-Sec, il allait faire "sa cueillette d'informations" pour la pimpante gazette qu'il rimait à l'adresse de Mlle de Longueville. Il l'a avoué en termes charmants :

Si j'eusse été cette semaine
Visiter la Samaritaine
J'eusse appris, parmi les badauds,
Tout ce qui se passe....

Et le spirituel Scarron, lui-même, a confirmé la chose, en faisant dire par Jacquemart à "la Samaritaine" :

Sur votre pont passent sans cesse,
De tous côtés, de toutes parts,
Des citoyens, des campagnards,
Aussi vous pouvez, ma fidèle,
Rendre nouvelle pour nouvelle...

C'était là où trônait le chansonnier périgourdin Maillet, qui était si gueux, si gueux que Furetière en a pu dire :

.....Maillet demeure au lit
Durant qu'un ravaudeur lui passe [son habit.

Des nouvellistes, à vrai dire, il y en avait partout : au pont Saint-Michel, à la galerie du Palais, où les gens du bel air "fréquentaient" chez les libraires Courbé, Commanville et Quinet; au clos des Célestins, où brilla Antonio Perez, ministre disgracié de Philippe II d'Espagne; à l'Arsenal : aux Cordeliers; au Luxembourg, sous les allées "ombragées d'ormes et d'ifs", on il y avait, à côté d'un certain nombre de femmes nouvellistes, des causeurs émérites, comme le comte de Cusson, l'abbé Tollet, Mme d'Autrague, le comte de La Beaume, le chevalier de Galobie, l'abbé Bouchard. Un soir qu'on s'y entretenait de la maladie de la reine—c'était le 16 septembre 1728—l'abbé Tollet demanda brusquement à ce dernier :

"—Que pensez vous, l'abbé, lorsque l'on sonne pour les morts?

"—Eh! que c'est pour avertir le portier du Paradis d'ouvrir la porte."

De tous ces abbés "porte-nouvelles" le plus célèbre fut sans doute celui qui avait acquis une notoriété considérable sous le pseudonyme d'"abbé Trente mille hommes" et à qui un bon bourgeois laissa une petite fortune par un testament conçu en ces termes :

"Je laisse à M. l'abbé Trente mille hommes 1 200 livres de rente. Je ne le connais pas sous un autre nom; mais c'est un bon citoyen qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglais, ce peuple féroce, seraient bientôt détruits."

Ah! les délicieux ancêtres que nous avons eus, comme ce brillant comte de Lionne, comme ce spirituel Métra, comme tous ces aimables causeurs qui rendaient si bien compte des "fêtes, régals, mariages, morts, sermons, arrivées, départs, etc.". Et comme l'on comprend qu'avec un tel goût pour les "nouvelles", les Français, les Parisiens, aient vite adopté les gazettes et les journaux lorsqu'on les créa.

LA

Garde-robe d'Edouard VII.

Alors qu'il n'était que prince de Galles, Edouard VII porta longtemps, de façon incontestée, le sceptre des élégances. Sur le trône, ses soucis doivent être d'un autre ordre. Toutefois, au dire de son tailleur, le souverain a conservé une compétence spéciale et un goût infaillible. Il possède d'ailleurs un talent stupéfiant pour discerner ce qu'il faut ou ne faut pas porter. Il choisit avec rapidité et toujours avec sûreté. En quelques minutes, l'heureux fournisseur appelé à Marlborough House avoue avoir pris des commandes de vêtements pour des milliers de francs.

Le roi n'hésite pas, d'ailleurs, à se rendre chez son tailleur pour voir les échantillons nouveaux; il s'entretient avec lui des questions des cheviotes, des diagonales et des vigognes, avec une surprenante science professionnelle.

Edouard VII paie ses vêtements un bon prix mais nullement un prix exagéré. Comme il ne porte guère un pantalon plus de deux ou trois fois, il lui en faut une centaine par an. Tous les ans, il commande une douzaine de costumes de cérémonie et à peu près autant de smokings, redingotes, vestons, jaquettes, en tout pour environ 25,000 francs par an.

Le chemisier du souverain va nous faire connaître les dessous royaux. Les chemises de jour, en tissu fin, presque toujours blanches, ornées d'une imperceptible bordure noire, coûtent 31 fr. 25 pièce. Les cols ont une hauteur de 45 millimètres; le roi "a" l'encolure 48 1/2

Les caleçons et les gilets de dessous sont en soie, variant de 25 à 30 francs pièce. Les mouchoirs, de petites dimensions, sont en soie de couleur; ils valent de 81 à 108 francs la douzaine. Quant aux gants, ils sont faits sur mesures, par une des premières fabriques d'Angleterre, toujours en peau un peu forte et à deux boutons. Sa Majesté gante 7 3/4 et use environ 360 paires par an, à 12 fr. 50 l'une.

Enfin, les bretelles sont en tissu gris, très résistant, avec une petite bordure bleu pâle, et coûtent en moyenne 15 francs la paire.

DEPECHES Télégraphiques

Nouvelles confirmées.

St-Pétersbourg, 25 mars. 6 p m.—Les informations contenues dans les dépêches depuis plus d'une semaine au sujet du changement d'attitude de l'empereur Nicolas à l'égard d'une proposition de paix au Japon sont pleinement confirmées, et l'on s'attend, dans des cercles très élevés à avoir la paix conclue d'ici six semaines.

L'assurance avec laquelle cette assertion est faite, indiquerait que le gouvernement possède déjà des renseignements sur les termes japonais et que ceux-ci conviennent à la Russie.

La situation exacte est entourée de mystère et on cache soigneusement ce qui a été déjà fait et ce qui s'accomplit dans le moment.

La Presse Associée a appris toutefois d'une source qui touche de près au trône, que des pourparlers qui ne sont peut-être que des préliminaires, ont lieu à Paris, et qu'il est possible que les premières propositions s'échangent à Copenhague entre les représentants des deux puissances.

A cet effet, on attache de l'importance à la visite qu'ont faite M. D. Iswolsky, le ministre russe à Copenhague, et le Baron Rosen, ancien ministre russe au Japon, à M. Bonspart, l'ambassadeur de France en Russie, mardi dernier.

Ceux qui ont pris part à la conférence refusent d'admettre que l'on doive y attacher une signification quelconque.

Dans l'intervalle, le ministre des Affaires étrangères garde le silence.

—•—

L'Empereur au courant des termes DU JAPON.

Washington, 25 mars — Lorsque la dépêche de St-Pétersbourg concernant la paix a été soumise aujourd'hui au diplomate sur l'autorité duquel la Presse Associée a annoncé de Washington, le 13 mars, que l'empereur connaissait les termes généraux auxquels le Japon conclurait la paix, il a dit :

"C'est d'une haute source que je tiens mes informations, mais il est néanmoins satisfaisant d'en recevoir la confirmation. Les puissances européennes, notamment la France, essayaient depuis quelque temps de savoir à quelles conditions le Japon accepterait la paix.

Elles s'en sont assurées d'une manière générale et ont communiqué leurs renseignements à St-Pétersbourg. L'empereur était au courant de ces conditions quand il a convoqué son conseil de guerre le 14 mars, et il en a sans doute fait part à ses ministres.

L'hésitation apparente du Japon à l'égard de l'ouverture des négociations de paix n'est pas attribuable autant que je le sache au désir de continuer la guerre, mais au fait que le gouvernement de Tokio désire s'assurer que la Russie est de bonne foi et qu'elle n'agit pas en vue de gagner du temps comme elle l'a fait pendant les négociations qui ont précédé la guerre".

—:o:—

Rapport sensationnel.

Paris, 25 mars—Le correspondant du "Matin" à St-Pétersbourg annonce que des torpilleurs japonais ont réussi à endommager les cuirassés "Sissoi Veliky" et "Navarin" de l'escadre de Rojestvensky.

Ce rapport n'est pas officiellement confirmé.

—:o:—

Premier voyage.

Glascow, 25 mars — Le nouveau vapeur Caledonia de la ligne Anchor a entrepris son premier voyage à New York aujourd'hui. Il transporte environ mille passagers.